INSERTIONS

S'adresser au bureau du journal de 8 heures du matin à 6 heures du soir

Rédaction et Administration
URUGUAY 26
(Imprenta Latina)

UNION FRANÇAISE

PETIT JOURNAL DU MATIN

ABONNEMENTS

	MONTEVIDEO	CAMPAGNE
Un mois.....	$ 1.00 or	1.20 or
Trois.....	« 3.00 «	3.50 «
Six.....	« 5.50 «	7.00 «
Un an.....	« 10.00 «	13.50 «

Numéro du jour... $ 0.06
« ancien.... « 0.10

Les abonnements partiront des 1er au 15 de chaque mois

Année IV Num. 1097—977 | Directeur: J. G. BORON DUBARD | MONTEVIDEO—Samedi 29 Décembre 1894

M. Jean Pierre Ramirez

A peine revenus de l'enterrement de M. Joseph Ellauri, les représentants en deuil de la haute société montévidéenne ont dû s'acheminer de nouveau vers le cimetière pour y accompagner un des vieillards qui lui faisaient le plus d'honneur, M. Jean Pierre Ramirez mort subitement dans la soirée de jeudi.

Bien qu'il fût d'un âge fort avancé déjà, Monsieur Jean Pierre Ramirez ressemblait à ces chênes robustes qui semblent faits pour vivre plusieurs siècles, et rien n'avait fait pressentir à ses fils que sa fin fût prochaine.

Il a été enlevé en quelques secondes par un crachement de sang symptomatique sans doute de la rupture de quelque vaisseau.

M. Jean Pierre Ramirez, qui a occupé de hautes situations et joué un rôle important, à plusieurs reprises dans la politique de son pays, était le père de cette pléiade d'orateurs distingués, de jurisconsultes éminents, de littérateurs émérites et même de poètes qui ont nom Joseph Pierre Ramirez, Gonzalo Ramirez, Charles Marie Ramirez.

On ne saurait faire de l'homme de bien qui disparaît un plus grand éloge que de rappeler quelle famille il forma, quels fils il laisse derrière lui pour perpétuer son nom et continuer les traditions civiques de sa race.

Admirateurs sincères et amis des Ramirez, reconnaissants de la part capitale qu'ils prenaient naguère dans les manifestations par lesquelles Montevideo voulut bien s'associer au dernier deuil national de la France, c'est dans les sentiments du plus profond respect et de la plus ardente sympathie qu'en revenant d'accompagner les restes de leur père, nous leur offrons ici le sincère hommage de nos plus vifs sentiments de condoléance.

L'UNION FRANÇAISE.

Chez les Pères Basques

Bien que notre paganisme notoire, sans doute, n'ait pas permis aux Pères Basques de nous inviter à leur Distribution des Prix, comme le font sans exception tous les collèges de cette capitale, les collèges ecclésiastiques exceptés, nous n'en sommes pas moins très heureux de publier ici le très joli discours que monsieur Saint Bourcier Chaffray, ministre de la République Française, a prononcé en cette circonstance:

Comme l'a dit un des plus illustres apôtres du maître divin, dont il a cité lui-même d'autres paroles, se faire tout à tous pour nous gagner tous à l'amour de la France et de la République.

DISCOURS DE M. BOURCIER SAINT-CHAFFRAY

Monseigneur,—Mesdames et Messieurs,—Jeunes élèves:

C'est un honneur auquel je suis très-sensible que celui d'avoir été convié par M. le Directeur des Etudes à présider, conjointement avec Sa Grandeur Mgr. l'Evêque de Montevideo, la distribution des prix de ce collège de l'Immaculée Conception.

Je sens en même temps, ce qu'a de périlleux cet honneur, puisqu'il m'oblige à vous faire un discours, ou quelque chose qui y ressemble. C'est déjà œuvre fort délicate et difficile d'avoir à parler à des hommes! Mais combien plus encore à des enfants! Il faudrait pouvoir redévenir jeune comme eux pour savoir leur tenir le langage qui convient aux idées de leur âge: et qu'il est loin de moi, le temps, où je fus à Paris, élève au Lycée Louis Le Grand!

Je ne m'en souviens pas moins que, le jour de la distribution des prix, nous étions généralement, mes camarades et moi, plus curieux d'apprendre quels étaient ceux que nous avions mérités, et de les recevoir afin de les porter à nos mères, dont les baisers en centuplaient la valeur, que nous étions disposés à écouter des discours. Il doit en être ainsi de vous, car, non moins que les hommes, les enfants se ressemblent à peu près tous, en maintes choses et dans tous les pays. Je m'efforcerai donc de ne pas retenir trop longtemps votre attention en ne vous parlant que de ce qu'il est le plus naturel de mettre en relief, bien que vous en ayez certainement conscience dans votre for intérieur, à savoir l'abnégation incessante, la bonté tempérée de sagesse, la constante sollicitude des excellents pères auxquels vous êtes redevables non-seulement de l'instruction que vous recevez ici, mais aussi de cet autre bienfait, l'éducation qu'ils savent vous donner avec un soin d'autant plus attentif que l'une est à leurs yeux, l'indispensable complément de l'autre, attendu que, si l'instruction développe l'intelligence, c'est l'éducation qui forme le cœur au sentiment du devoir et la volonté au ferme propos de l'accomplir.

Avant de nourrir la foule par la multiplication des poissons et des pains, Jésus l'avait, par la parole, nourrie de son âme divine, et c'est surtout de cet aliment intellectuel que le peuple, comme dit l'Evangile, s'en retourna amplement rassasié et réconforté.

Ainsi font, à l'exemple du doux et divin Maître, ceux qui se consacrent au noble ministère de l'éducation de l'enfance et de la jeunesse.

Aucuns n'y excellent que lorsque, religieux ou laïques, le feu de la vraie charité a vivifié leurs cœurs et purifié leurs lèvres: et quand ils vont de par le monde, prêchant d'exemple le dévouement à toutes les causes saintes, c'est par eux que les généreuses pensées, d'où naissent les grands sentiments, germent, fleurissent et s'épanouissent dans les âmes.

On ne saurait leur être trop reconnaissant, ne l'oubliez jamais, mes chers enfants, à ces professeurs qui, vous armant pour le combat de la vie, vous apprennent à cultiver en vous ces généreuses pensées et ces grands sentiments, dont l'importance est essentielle au point de vue individuel et social, la moralité collective d'un peuple n'étant que la résultante de la moralité des individus.

Gardez-leur donc toujours un affectueux souvenir, à ces professeurs qui auront été vos guides à l'entrée de la vie et prouvez-le leur en sachant vous montrer dignes de tout ce qu'ils ont fait et feront pour vous. C'est la seule recommandation que je me permette de vous adresser: si vous y demeurez toujours attentifs, le reste vous viendra par surcroît: l'affection et la reconnaissance étant un peu comme la foi capables, sinon de transporter des montagnes, du moins d'engendrer les énergiques résolutions par lesquelles le goût du travail, et la pratique d'un sage esprit de conduite deviennent faciles à acquérir et soutiennent l'homme dans tous les milieux et dans toutes les circonstances.

LES AFFAIRES DE CHANTAGE

Paris, 24 novembre.

On annonce que M. Habert questionnera le ministre de la justice sur les scandales dans la presse.

On lit dans le «Petit Temps» au sujet de ces affaires:

On se souvient que le jour où nous avons annoncé l'arrestation de M. de Clercq pour tentative de chantage contre M. Isidore Bloch, président du Casino de Dieppe et du cercle de l'Escrime, et de poursuites possibles contre M Portalis rédacteur en chef du «XIX' Siècle», cette double nouvelle était suivie d'une interview de M. Bloch, dans laquelle celui-ci déclarait entre autres choses, que si M. Portalis se trouvait compromis, c'était non point sur sa plainte, mais sur la plainte de M. Ch. Bertrand, ancien président du cercle Franco Américain.

Voici sur l'origine des poursuites dirigées contre M. Portalis, les renseignements que nous recueillons de part et d'autre, en vue de combler les lacunes existant dans les récits qui ont été publiés jusqu'à présent:

Nous avons dit, hier, que tous les présidents des cercles visés par la campagne du «XIX Siècle» avaient été convoqués pour une réunion qui se tint dans un cabinet du restaurant Bignon. Ces convocations émanaient, dit-on, d'un M. T..., administrateur d'un journal du matin qui leur aurait dit:

—La campagne que l'on mène contre vous peut vous causer de graves préjudices. Peut-être vaudrait-il mieux vous entendre, vous cotiser, et faire un fonds de publicité qui serait distribué aux journaux qui ont l'air de vouloir s'associer à la campagne du «XIX Siècle». Alors vous seriez tranquilles.

Mais, vu l'exagération des sommes demandées pour le payement du silence proposé, les directeurs des cercles visés, M. Bloch et M. Crémieu, opposèrent un refus catégorique. Ce dernier dit:

—Mais payer, c'est avouer que nous avons quelque chose à cacher. Pour ma part, je ne paierai pas.

—M. Charles Bertrand au contraire, aurait dit:

—Vous avez peut-être tort. Moi, je me suis déjà entendu avec M. Portalis.

Le propos fut retenu par M. Isidore Bloch et quand, devant les tentatives de chantage dont il se dit l'objet il se fut décidé à porter plainte et qu'il fut appelé à déposer devant M. Doppfer, il s'écria:

—Parbleu de Clercq et Portalis ont voulu me faire chanter comme, ils avaient fait chanter Ch. Bertrand!

M. Doppfer invita aussitôt M. Ch. Bertrand à se présenter à son cabinet. Cette invitation préoccupa si vivement le directeur du Cercle Franco-Américain qu'au lieu de répondre à la convocation qu'il venait de recevoir, il se rendit chez M. Portalis!

—Vous me voyez absolument alarmé, Bloch a dit que vous m'aviez fait chanter. Que faire? que répondre!

M. Portalis aurait alors répondu:

—Donnez-moi quelques jours; retirez-vous à la campagne, n'importe où, fiez vous à moi. Pendant ce temps, j'étouffera l'affaire.

M. Ch. Bertrand ne se présenta pas chez M. Doppfer. Cependant, il envoyait son avocat chez le magistrat.

—Mais ce n'est pas vous que je veux, dit M. Doppfer, c'est M. Ch. Bertrand. Il faut qu'il vienne, je le veux.

M. Bertrand dut se décider alors à venir chez le juge et le voyant au courant de tout, il aurait raconté comment un accord était intervenu entre M. Portalis et lui, grâce à l'intermédiaire d'un ami commun, dont le témoignage a été recueilli aujourd'hui par le juge d'instruction.

Ceci se passait lundi dernier. En sortant de chez M. Doppfer, M. Ch. Bertrand se rendit chez un journaliste ami de M. Portalis. Il le mit au courant des événements. Le rédacteur en chef de *XIX' Siècle* fut prévenu. On sait le reste.

Ainsi que nous venons de le dire, M. Doppfer a recueilli aujourd'hui de nombreux témoignages. Il s'est plus particulièrement occupé de l'existence, très courte il est vrai, et des agissements couronnés du reste d'insuccès du syndicat. Il a également recueilli le témoignage de M. H... qui aurait été intermédiaire et sur les instances du premier, entre M. Ch. Bertrand et M. Portalis.

Ce témoignage peut être résumé ainsi: Je connais depuis plus de vingt ans M. Ch. Bertrand et M. Portalis. Lorsque les attaques dirigées par le *XIX' Siècle* contre le cercle Franco-Américain eurent atteint leur plus grande violence, je dis à Bertrand qui en était continuellement préoccupé: Voilà une campagne que vous feriez mieux d'arrêter.

—Comment? répliqua Bertrand.

—Mon Dieu, répondis-je, il y a trois moyens: ou bien casser la figure à celui qui vous attaque, ou bien déposer une plainte au parquet, ou bien ... payer! M. Bertrand ne répondit rien. Les attaques du «XIX Siècle» redoublèrent.

Je rencontrai M. Bertrand sur le boulevard.

—Vous connaissez Portalis, me dit-il, mettez-moi en rapport avec lui.

Je fis le nécessaire et l'entrevue eut lieu chez moi, dans mon appartement. En venant à ce rendez-vous, M. Portalis ignorait le nom de celui qu'il devait rencontrer. Que se passa-t-il? Je l'ignore car je n'assistai pas à la conversation. Ce qu'il y a de sûr, c'est que, le lendemain, les attaques du «XIX Siècle» avaient cessé. On m'a dit, il y a huit jours, que M. Bertrand aurait versé à M. Portalis une forte somme. J'assure que je n'ai jamais voulu, moi qui n'avais jamais agi que par pure amitié, prêter la main à une pression sur M. Bertrand.

M. Doppfer, juge d'instruction a fait appeler aujourd'hui à son cabinet et longuement interrogé M. Troccard, ancien directeur de la «Paix».

M. Troccard est resté très longtemps dans le cabinet de M. Doppfer, mais rien n'a transpiré du long interrogatoire qu'il a subi. Le juge d'instruction a ensuite entendu les témoins suivants qu'il avait également convoqués: M. Bloch, directeur du cercle de l'Escrime, le baron Effler et notre confrère, M. Kemp.

Ces convocations ont eu lieu en raison d'une nouvelle affaire, dans laquelle M. Portalis serait incriminé. Elle a été découverte par le juge à la lecture de la collection du *XIX Siècle* et se rattacherait à l'article paru en première page le 14 septembre, 1894 et intitulé: *aures habent et non audient*. Ce jour-là le journal portait en manchette et au-dessous du titre ci-dessous: Ohé! Ohé! Thémis. *Ecce corpus delicti*. Au-dessous, une main marquée au tampon rouge indiquait en tête de la quatrième colonne de la première page du journal, l'article intitulé: *Aures habent et non audient*.

AUTOUR DE NICOLAS II

Pétersbourg, 24 novembre.

L'empereur est plusieurs fois sorti seul à pied aujourd'hui. Il est sorti avec sa fiancée, avec laquelle il est entré dans un magasin de ganterie, en face du palais Anitchkof où ils ont fait des emplettes. Reconnus à leur sortie, ils ont été acclamés. A ce moment de l'année, comme tous les hivers, les croisées sont fermées et mastiquées. Il était défendu jusqu'à présent de les ouvrir et de se placer sur les balcons lors du passage des cortèges impériaux, mais l'empereur a autorisé que les fenêtres puissent être ouvertes lundi, quand il se rendra à l'église de Kasan avec la princesse Alice.

Le général de Boisdeffre, par une faveur spéciale, a été invité à assister à la cérémonie du mariage, ainsi que l'amiral Gervais, mais comme l'amiral Gervais était parti hier, un télégramme lui a été adressé après lui et on a envoyé un train spécial à la frontière pour le ramener. La question est de savoir s'il recevra le télégramme à temps.

Cette après-midi, une cérémonie intéressante et grandiose a eu lieu dans l'immense salle Nicolas, au palais d'Hiver. L'empereur y a reçu toutes les députations venues des provinces russes pour les obsèques. Les députations, très nombreuses comprenaient quatre cents personnes au moins, qui étaient placées sur une double rangée. L'empereur est passé devant chacune d'elles. Le comte d'Ournovo, ministre de l'intérieur désignait chaque députation à l'empereur qui a adressé la parole à un grand nombre de personnes. A mesure qu'il passait devant les groupes tous les fronts s'inclinaient devant le czar, et de formidables hourras ont retenti au moment où l'empereur s'est retiré. Nicolas II garde une attitude pleine de dignité, calme et simple, mais très imposante.

Cette cérémonie a été très pittoresque, à cause de la diversité des costumes des députations.

Les délégués de la colonie russe à Paris, MM. Grunwaldt, Sabaschnikow et Evreinow ont été reçus aujourd'hui par l'empereur au palais d'Hiver.

Londres, 24 novembre.

On télégraphie de Berlin au «Daily News»: Le poste du grand-duc Wladimir à Saint-Pétersbourg serait pris par le grand-duc Serge, et le grand duc Alexis Michailovitch deviendrait gouverneur de Moscou. Le jeune czar déploie une grande énergie. On affirme que par son ordre le chef de la police de Saint Pétersbourg a été mis aux arrêts, dans son palais, pendant trois jours, à la suite des faits suivants:

Quand la nouvelle de la mort du czar arriva à Saint-Pétersbourg la comtesse Stroganoff donna l'ordre d'arborer à son palais des emblèmes de deuil. Le chef de police M. Von Wahl lui fit dire que les habitants de la capitale ne pourraient décorer leurs maisons que lorsqu'ils auraient reçu pour cela sa permission. La comtesse lui fit répondre qu'elle prendrait la liberté d'exprimer son affliction pour la mort du monarque bien aimé, sans la permission de personne, et elle fit continuer la décoration de son palais. Von Wahl en fut tellement irrité qu'il fit arracher les emblèmes de deuil du palais Stroganoff, par la police.

La comtesse trouva le moyen d'aviser Nicolas II de ce fait. Le czar ne dit rien d'abord, mais il fit voir, quelques jours plus tard, qu'il n'avait pas oublié cet incident. Plusieurs correspondants de journaux étrangers ayant subi des avanies de la part de Von Wahl s'en plaignirent à M. de Giers, qui fit un rapport au czar; c'est alors que Nicolas II mit le chef de la police aux arrêts.

Voici un autre fait, qui prouve aussi la pénétration du nouveau souverain: Le prince Uchcomsky a servi plusieurs années sans avancement dans l'administration du ministère de l'intérieur; le prince est, cependant, un ami personnel de Nicolas II, qu'il accompagnait dans son voyage en Orient. Or, le ministre, M. Durnowo, soumit tout dernièrement à Nicolas II une proposition tendant à nommer le prince Uchcomsky chef d'une importante administration.

Le czar, après avoir lu le mémoire qui lui était présenté, s'écria avec une pointe d'ironie: «Oh! oh! il paraît que vous appréciez tout à coup le prince Uchcomsky. Le ministre, très embarrassé, voulut retirer son mémoire; mais Nicolas II lui dit tranquillement: «Laissez-le, je le signerai.» On pense que le prince sera nommé secrétaire particulier du czar.

UN INCIDENT AU SIAM

Londres, 24 novembre.

Le *Times* publie une dépêche de Bangkok portant qu'un navire de guerre français a saisi une canonnière siamoise qui sortait du port de Chantaboum.

Cette nouvelle semble se rapporter à celle donnée hier par le «New-York Herald», d'après laquelle la canonnière siamoise *Pheirona* attendait, à l'entrée de la rivière de Chantaboum, le commodore siamois que le capitaine de la canonnière française *Plucier* a arrêté, lui ordonnant de retourner au fort de Chantaboum.

On ajoutait que les négociations entamées à ce sujet se poursuivaient. On sait que le port de Chantaboum doit être occupé par nos troupes jusqu'après accomplissement, par le gouvernement siamois, de toutes les clauses du récent traité.

Le commodore siamois se nomme, on le sait, de Richelieu; il est Français d'origine, devenu Danois, puis Siamois. Il est probable que cet amiral bouffe se sera livré à Chantaboum où auprès de nos positions, à des opérations suspectes qui auront motivé la mesure prise par le commandant du «Pluvier.»

La seule différence existant entre les deux versions consiste dans la saisie du navire siamois annoncée par le correspondant du *Times*.

Rappelons enfin qu'hier un télégramme de Bangkok portait que notre ministre avait été reçu en audience particulière par le roi, auquel il avait remis une lettre autographe de M. Casimir-Perier.

QUESTIONS INDUSTRIELLES

UNE GRÈVE DE FABRICANTS

Tous les fabricants de papier de paille de l'Isère viennent de se mettre en grève où, pour être plus exact, de signer l'engagement de fermer leurs usines pendant un mois, et ont invité officiellement leurs collègues du Limousin à imiter leur exemple. La cause de cette grave détermination est la suivante: Par suite de la surproduction, les papiers de paille d'emballage sont très bas et continuent à baisser.

Les usines de l'Isère étant arrêtées pour un mois, c'est un vide de 2 millions dans la production. Si les fabriques du Limouzin agissent de même, c'est un nouveau vide de 2 millions. Par ce déficit, les usiniers espèrent produire un effet capable d'atténuer leurs pertes et d'enrayer la baisse.

Tous les fabricants de papier de paille de France vont se réunir prochainement à Limoges.

La Limite de Charge

DES JEUNES OUVRIERS

Un arrêté fixe ainsi qu'il suit la limite supérieure de la charge qui peut être traînée ou poussée par les jeunes ouvriers et ouvrières au-dessous de 18 ans, tant à l'intérieur des établissements industriels que sur la voie publique (véhicule compris):

1° Vagonnets circulant sur voie ferrée: Garçons au-dessous de 14 ans, 300 kilos; garçons de 14 à 18 ans, 500 kilos; ouvrière au dessous de 16 ans, 150 kilos; ouvrières de 16 à 18 ans, 300 kilos.

2° Brouettes: Garçons de 14 à 18 ans, 40 kil.

3° Voitures à trois ou quatre roues (dites placières, pousseuses, pousse à-main): Garçons au-dessous de 14 ans, 35 kilos; garçons de 14 à 18 ans, 60 kilos; ouvrières au-dessous de 16 ans, 35 kilos; ouvrières de 16 à 18 ans, 50 kilos.

4° Charrettes à bras (dites haquets, charretons, voitures à bras, etc) Garçons de 14 à 18 ans, 130 kilos.

SANS DOT

Jeanne Cloarec venait d'atteindre sa vingt-quatrième année et avait une peur atroce de coiffer Sainte-Catherine. Damel si les galants se montraient empressés, le père Cloarec ne paraissait guère décidé à leur accorder sa fille.

Sans la plus petite observation, sans le moindre murmure, jusqu'alors, Jeanne s'était montrée soumise aux volontés paternelles, par la raison fort simple que son cœur n'avait pas encore parlé.

Grande, élancée, avec des cheveux d'un noir de jais, des lèvres rouges éclairées par deux rangées de dents d'un émail éblouissant, des yeux superbes de vierge étonnée, une richesse de corsage à peine dissimulée sous le petit fichu de soie aux couleurs chatoyantes, la fille du père Cloarec passait à juste titre, pour la perle de Saint-Florent.

Attrait de plus pour les amoureux,—car, en Bretagne, comme ailleurs, ils sont sensibles à la richesse,—le bonhomme Cloarec possédait quelques arpents de terre qui, lors de l'ouverture de la succession, devaient naturellement revenir à son unique enfant.

Après une longue conférence, tenue la veille avec sa mère, un beau matin, à la sortie du déjeuner, Jeanne s'adressant à son père, lui dit:

—Avez-vous quelques reproches à m'adresser mon père?

—Non. Pourquoi cette question?

—Quand il vous a plu de refuser les prétendants à ma main, ai je fait la plus petite observation?

—Ah ça, où veux-tu en venir?

—A vous annoncer que si, jusqu'à présent, j'ai été aussi docile...

—Achève...

—C'est que je n'aimais personne, prononça à voix basse et en rougissant la jeune Cloarec.

—Et maintenant, tu aimes quelqu'un? demanda le père.

—Oui.

—Son nom?

—Pierre Lehuérou...

—Le fils du métayer?

—Oui...

—Eh bien, ma fille, il faut chasser cet amour là de ton cœur.

—Pourquoi cela, mon père? Pierre n'est-il pas un brave et excellent garçon... rangé, travailleur, économe?

—Possible; mais il ne sera jamais mon gendre...

—C'est donc un parti-pris et vous voulez me voir rester fille?

—Te trouves-tu mal avec nous?

—Non, mais je désire me marier... J'aime Pierre Lehuérou et je serai sa femme..

—Tu dis?

—Que je serai sa femme...

—Et, si je ne veux pas?

—A défaut de votre consentement, la loi me viendra en aide...

—Soit... Mais, sache-le, et préviens-en Pierre Lehuérou, tu ne dois compter sur aucune dot... Pas plus, du reste, que sur ma succession, dont je disposerai à ma fantaisie, puisque tu te maries contre mon gré... Te voilà dûment avertie... Agis maintenant suivant ton bon plaisir.

—Vous reviendrez sur votre décision, mon père, car vous ne voudrez pas voir votre fille malheureuse...

—Jean, dit la mère d'un ton suppliant, prends pitié des larmes de Jeanne et ne la pousse pas au désespoir...

—Assez sur ce sujet, reprit d'un ton sec le père Cloarec, qu'on ne m'en parle plus.

—Je vous en conjure, mon père, consentez à mon mariage, implora Jeanne en tombant à genoux.

—Jamais! répondit le campagnard en se levant de table et en sortant de la maison.

II

Quand Jeanne Cloarec rendit compte de cet entretien à Pierre Lehuérou, ce dernier se montra perplexe. Il aimait bien la fille, elle lui plaisait fort; mais, la prendre sans dot, avec en plus, la perspective de la voir déshéritée par son père, n'avait rien de bien séduisant. Si encore il eût été riche pour deux!

Il mit sa fiancée au courant de ses ressources et ne lui cacha rien. Après en avoir longuement délibéré, il fut décidé que Jeanne s'abstiendrait d'aborder de nouveau la question, pour laisser à son père le temps de réfléchir.

Quand le papa Cloarec lui adressait la parole, elle ne répondait pas, tournait vers lui des yeux suppliants et fondait en larmes.

Mais le paysan, de sa nature, est tenace, et la vue de la douleur de son enfant, loin de le décider à accorder son consentement, ne faisait que l'irriter davantage.

Pour accentuer la note, la mère vint en aide à sa fille et toutes les deux ourdirent la conspiration du silence. Les repas, exactement servis à l'heure ordinaire, sans donner prise aux moindres reproches, se passaient sans qu'un seul mot fût prononcé. C'était lugubre!

Les choses ne pouvaient rester en cet état, car la situation devenait intenable. Voulant frapper un grand coup et content également de quitter ce triste milieu, un beau jour, sans avertir personne, Cloarec ne reparut plus à la maison.

Une semaine s'écoula, aucune nouvelle de lui. Inquiètes, les deux femmes se décident à entreprendre des recherches; elles restèrent sans résultat; nul n'avait vu Jean Cloarec.

A quelque temps de là, le bruit se répandit dans le pays que l'on avait retiré de la Blanco, un noyé, dont les autorités ne parvenaient pas à déterminer la personnalité.

Sur les conseils d'un voisin, les deux femmes partirent pour se rendre compte, par elles-mêmes, si le quidam en question ressemblait au papa Cloarec.

Damel rien de surprenant à ce que ce fût lui. En présence de la vie qu'on lui faisait mener à la maison, le pauvre homme, dépité, avait bien pu aller se jeter à l'eau!

Quand elles arrivèrent, depuis deux jours le noyé était en terre. Mais, afin de constater l'identité du mort, figurant sur les registres de l'état-civil comme complètement inconnu, le maire de la commune ordonna l'exhumation.

La veuve, tout en croyant reconnaître dans le cadavre, déjà en état de décomposition, les traits de son mari, semblait fort hésitante et ne se prononçait pas; mais Jeanne Cloarec fut très affirmative et le maire, en présence des témoins requis rectifia dans ce sens l'acte de décès.

Jeanne, munie des pièces en due forme qui constataient la mort de l'auteur de ses jours, retourna à Saint-Florent.

Désormais rien ne s'opposant plus à son mariage et sa mère lui accordant de grand cœur son consentement, un mois après elle épousait Pierre Lehuérou.

III

Le soleil de juillet incendiait les guérets, et les Bretons, suivant la coutume annuelle, arrivaient par bandes dans les plaines de la Beauce pour y faire la moisson.

Un gars de Saint Florent, en entrant pour se louer dans une grande ferme des environs de Chartres, ne fut pas peu étonné d'y rencontrer le père Cloarec.

Ébahi, n'en croyant pas ses yeux, il commença par se signer; mais, entendant parler le bonhomme, il s'écria:

—Comment, Jean Cloarec, vous n'êtes pas mort?

—Non pas que je sache, mon garçon, et, qui mieux est, je n'ai pas encore envie de mourir demain... Mais, pourquoi cette étrange question?

Damel à Saint-Florent est dans toute la contrée, chacun vous croit passé de vie à trépas.

—Qui a pu donner créance à cette fable?

—Oh! c'est toute une histoire...

—Raconte-la moi.

—Vous n'allez pas vous fâcher?

—Nullement.

—La voici en deux mots:

—Je t'écoute.

Le gars narra alors l'histoire du noyé, puis il ajouta:

—Voulant en avoir le cœur net et ne pas s'adresser de reproches, votre femme et votre fille partirent un matin de Saint Florent pour se rendre sur le lieu du sinistre. Sur l'ordre du maire, on vous déterra, ou plutôt on déterra le noyé, et votre fille vous reconnut parfaitement...

—Tiens!... Tiens!... Tiens!... Cela commence à devenir intéressant.

—Oh! vous seriez mal venu de leur en garder rigueur, car les choses ont été faites dignement.

—Comment cela, demanda Closrec?

—Oui. Le recteur de la paroisse où vous êtes enterré vous a dit une messe chantée et vous avez eu un service de première classe.... Une bonne partie de la commune assistait à vos funérailles... En outre, chaque dimanche, le curé de Saint-Florent vous recommande au prône, car votre femme a versé entre ses mains la somme nécessaire pour un annuel...

—Voilà qui dénote une bonne créature, je me plais à le reconnaître.

—Puis, votre fille a épousé le mari de son choix, mon camarade Pierre Lehuérou. Par suite de votre récent décès et comme marque de deuil, on n'a pas jugé convenable de danser à ses noces, cependant nous nous y sommes tous bien amusés. Les mariés sont en pleine lune de miel, et Pierre vient de donner congé à votre fermier; il s'installera sur votre bien à la Saint-Michel prochaine.

—Diable, il n'a pas perdu de temps pour jouir de ses droits et entrer en possession... M'est avis que ma résurrection va le gêner et contrarier fort ses projets.

—C'est probable; aussi pourquoi êtes-vous parti sans crier gare et sans prévenir personne?

—Tu ne devines pas?

—Non.

—Par suite de mon refus de consentir au mariage de Jeanne, avec Pierre Lehuérou, ma femme, toute bonne qu'elle est, s'était brouillée avec ma fille pour me rendre la vie intolérable à la maison... Plus une parole, des pleurs tout le temps, des sanglots à gorge ouverte... Ah! mon ami, un saint y aurait perdu la patience... Cela ne pouvait durer et je résolus de leur donner une leçon, leur montrer que j'étais le maître et les laisser réfléchir... Dans le principe, mon absence ne devait durer qu'une quinzaine au plus; Mais, me trouvant bien chez les braves gens où je suis entré en condition, payé convenablement de mon travail, je me décidai à y passer le temps de la moisson pour ne retourner à Saint-Florent qu'à la fin septembre... A cette époque, je pensais retrouver tout mon monde assagi.

—Je comprends; vous ne complïez pas sur toutes ces complications.

—Assurément non.

—Damel vous aurez du mal à rentrer dans votre bien...

—Pourquoi cela?

—Eh oui! aux yeux de la loi vous êtes mort et votre gendre possède entre ses mains votre acte de décès, parfaitement en règle... Si les avoués et les huissiers s'en mêlent je vous prédis, père Closrec, car ils vous mangeront une bonne part de votre patrimoine.

—Je suis mort, dis-tu, soit; mais je ressusciterai et il ne me sera pas difficile de faire constater mon identité... Ma fille n'a pas eu mon consentement pour se marier, donc son mariage est nul... Si, en ce moment, Lehuérou rit dans sa barbe du bon tour qu'il m'a joué, les rôles pourraient changer par la suite. Avant de m'arrêter à une détermination, j'ai besoin d'y réfléchir... Veux-tu, mon gars, me rendre un service?

Vous savez bien que nous avons toujours été amis et je ne demande rien de mieux.

—Eh bien, reprit Jean Closrec, je te prie de ne rien écrire au pays d'où une quinzaine de jours... Laisse tout le monde dans l'ignorance. Tu prendras ma place dans cette maison et, lundi matin, je partirai pour Saint-Florent.

(La fin au prochain numéro.)

L'hygiène dans le boire et le manger

LA SEMOULE

Les latins appelaient *simila* la fleur de la farine de froment, les italiens appellent *semola* et les français *semoule* (ma cuisinière de Paris prononce *semouille*) une matière alimentaire faite de grains de céréales réduits en granules par une mouture incomplète.

La semoule blanche vient du riz, la semoule jaune c'est autre chose que le gruau du froment dont on a éliminé la farine fine; sa couleur est due à la présence d'une petite quantité de safranin, moins qu'elle ne résulte d'une teinture semblable à celle qui a été signalée par mon éminent confrère Ecklund, de Stockholm.

Des épiciers suddois, malins comme des... Parisiens, avaient imaginé de vendre pour du la semoule safranée des brisures de blé tendre, colorées à l'aide du sel de plomb nommé jaune de chrome. Ces industriels ingénieux empoisonnaient ainsi leurs compatriotes lorsque un papier, ayant servi à envelopper leur bello marchandise, vint tirer l'œil d'un inspecteur vigilant, par ses taches dorées anormales, et fit cesser ce commerce malpropre.

En France, on fait loyalement de la semoule avec de la pomme de terre et de l'orge. Mais la plus grande partie des semoules mises en vente est préparée avec les blés durs d'Auvergne ou d'Afrique.

La semoule est un bon aliment. Comme elle se mêle très facilement avec le bouillon, le lait et les autres liquides culinaires, elle sert à confectionner des potages, gras ou maigres, toujours agréables, et divers gâteaux exquis, dont la science doit reconnaître la haute valeur nutritive, à cause du gluten qui prédomine dans leur composition.

Franklin se contentait, dit-on, pour son dîner d'une soupe de semoule à l'eau, qu'il faisait lui-même; Franklin pouvait se condamner à ce menu modeste sans danger. La semoule peut, en effet, être considérée comme constituant à elle seule un aliment complet, respiratoire et plastique, propre à rassasier un philosophe hygiénisto qui ne demande que la ration d'entretien indispensable, qui mange pour vivre et non pour engraisser.

Un détail curieux pour finir.

Quelques pharmaciens de village vendent de la semoule, comme ils vendent du chocolat, des bas lacés et des clysopompes. C'est uniquement pour grossir le chiffre de leurs affaires qu'ils annexent ainsi à leur laboratoire rural des rayons d'épicerie, de mercerie et de quincaillerie.

La loi ne leur en fait pas une obligation professionnelle, tandis qu'elle les force à tenir des articles alimentaires variés, dont l'énumération donnera bien des gens. De par le codex, catalogue légal des officines, les pharmaciens doivent avoir constamment chez eux: de l'ail, des amandes, du beurre, des citrons, des dattes, des figues, des jujubes, du malt, des noix, de l'oseille, du perail, du poivre, du pourpier, des pruneaux, des raisins, du rhum, du saindoux, du thé, du tapioca, et ils ne sont pas obligés d'avoir de la semoule!

Si j'avais consulté plus tôt le répertoire officiel pharmaceutique, j'aurais deviné du noble tapioca avant de partir de la roturière semoule.

Je réparerai ma faute un autre jour.

Dr. Félix Bremond.

FAITS DIVERS

Enterrement du Dr. Ellauri.—Hier matin ont eu lieu les obsèques de M. J. E Ellauri au Cimetière Central.

Les honneurs de Ministre, décrétés par le Sénat, lui ont été rendus. Un immense public, toutes les troupes de la garnison sous les ordres du général Benavente accompagnaient le convoi funèbre dont le magnifique char tiré par huit chevaux couvert de couronnes et de fleurs était suivi par le Président de la République, les ministres, sénateurs et députés enfin toutes les autorités civiles et militaires.

Sur la tombe 3 discours ont été prononcés par le ministre de la guerre, par Felipe H. Lacueva et par Teofilo E. Diaz.

Le choléra. —Sans prendre des proportions particulièrement alarmantes, l'épidémie qualifiée au Rosario de Santa-Fé *gastro entérite cholériforme* continue à faire des victimes.

On mande, d'autre part, de Cordoba, qu'il y a eu dans cette capitale 9 décès attribués à la même épidémie, dans la journée de jeudi.

De La Plata, on a signalé un cas qualifié franchement de choléra.

Au Parana, deux cas de gastro entérite.

Bons Hyphotécaires.—La banque hypothécaire a décidé d'émettre à partir du 2 janvier prochain une nouvelle série de bons hypothécaires, la série E.

Les bons de cette série E jouiront d'un intérêt annuel de 8 % payable par semestres à échoir le 31 mars et le 30, septembre de chaque année.

Exportation d'allumettes-bougies. —Sous la transparente initiale de V., monsieur le ministre des Finances a expliqué hier dans *El Siglo* comment il avait été amené à autoriser pour la République Argentine une exportation, libre de tout droit, que le gouvernement avait refusée antérieurement pour le Brésil.

Il n'y a pas à chicaner monsieur Vidiella sur ses explications, mais ne pourrait-il conclure de ce qui vient de se passer qu'il y a lieu d'affranchir une bonne fois le produit destiné à l'exportation? Nous croyons que M. le président de la République lui-même en avait compris la nécessité, au cours de sa visite à la Fabrique Nationale d'Allumètes.

Pourquoi lésiner, en effet, ou atermoyer, quand il s'agit d'assurer au travail national le monopole, ou peu s'en faut, d'un marché étranger?

A la Kermesse—Par déférence pour M. Gonzalo Ramirez, président de la Kermesse au profit de l'Athénée de Montevideo, conjointement avec M Lussich, la Junta de la Kermesse avait résolu de la suspendre pour un jour, toutes les troupes de la garnison sous les ordres du général Benavente accompagnaient le convoi funèbre dont le magnifique char tiré par huit chevaux couvert de couronnes et de fleurs était suivi par le Président de la République, les ministres, sénateurs et députés enfin toutes les autorités civiles et militaires.

Sur la tombe 3 discours ont été prononcés par le ministre de la guerre, par Felipe H. Lacueva et par Teofilo E. Diaz.

Le choléra. —Sans prendre des proportions particulièrement alarmantes, l'épidémie qualifiée au Rosario de Santa-Fé *gastro entérite cholériforme* continue à faire des victimes.

On mande, d'autre part, de Cordoba, qu'il y a eu dans cette capitale 9 décès attribués à la même épidémie, dans la journée de jeudi.

De La Plata, on a signalé un cas qualifié franchement de choléra.

Au Parana, deux cas de gastro entérite.

Bons Hyphotécaires.—La banque hypothécaire a décidé d'émettre à partir du 2 janvier prochain une nouvelle série de bons hypothécaires, la série E.

Les bons de cette série E jouiront d'un intérêt annuel de 8 % payable par semestres à échoir le 31 mars et le 30, septembre de chaque année.

Exportation d'allumettes-bougies. —Sous la transparente initiale de V., monsieur le ministre des Finances a expliqué hier dans *El Siglo* comment il avait été amené à autoriser pour la République Argentine une exportation, libre de tout droit, que le gouvernement avait refusée antérieurement pour le Brésil.

Il n'y a pas à chicaner monsieur Vidiella sur ses explications, mais ne pourrait-il conclure de ce qui vient de se passer qu'il y a lieu d'affranchir une bonne fois le produit destiné à l'exportation? Nous croyons que M. le président de la République lui-même en avait compris la nécessité, au cours de sa visite à la Fabrique Nationale d'Allumètes.

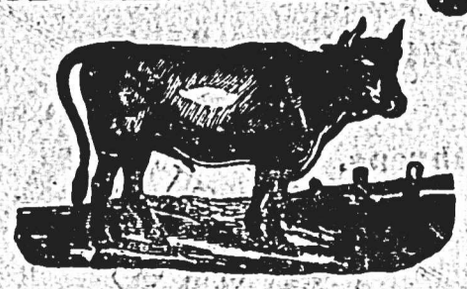
Pourquoi lésiner, en effet, ou atermoyer, quand il s'agit d'assurer au travail national le monopole, ou peu s'en faut, d'un marché étranger?

A la Kermesse—Par déférence pour M. Gonzalo Ramirez, président de la Kermesse au profit de l'Athénée de Montevideo, conjointement avec M Lussich, la Junta de la Kermesse avait résolu de la suspendre pour un jour, ce qui a été fait. Un immense public

CARNE LIQUIDA

(VIANDE LIQUIDE)

Extracto Liquido
PROTOGENO Y PEPTONIZADO
DEL
DOCTOR VALDEZ GARCIA
FABRICADO
POR
VILLEMOR Y VALDEZ GARCIA
EN MONTEVIDEO (AMERICA DEL SUD)
Calle URUGUAY Num. 175



EN VENTA
EN LAS MEJORES FARMACIAS

AGENTES GENERALES EN EL ESTRANGERO
G. Ortuño, Cangallo 1060, Buenos Aires.
E. Avila, P. O. Box 3420, New York.
Gregorio Ortuño, Fianza Campello, 8 Genova.
Ed. Michel, V. Elisabeth, Yesinet-Paris.
Vicente Ferrer y Ca., Barcelona.
Casling y Ca., Londres.

Medalla de oro Paris 1889--Medalla de oro Barcelona 1888

El mejor extracto de carne, sumamente agradable y el tónico más positivo y de más seguro y rápido resultado.
El más barato de todos los preparados de peptona; cada cucharada equivale á una costilla de vaca.
Sin rival para el lunch y para la preparacion de salsas y caldos instantáneos.
La alimentación de los enfermos asegurada por grave que sea su estado y sin fatigar su estómago.

HOTEL DE PROVENCE

TENU PAR

Auguste Gebelin

GRANDES COMMODITÉS POUR VOYAGEURS
On prend des pensionnaires á prix très modérés.
Nourriture et logement 1 piastre 20 par jour.
Salons pour familles—On porte á domicile.
A cóté du Palais du gouvernement, á portée de tous les tramways, près du Théâtre Solis.
CIUDADELA 148. 150, 152 ET 154

LA REVOLUCION ECONOMICA

SASTRERIA
de
EGIDIO INTROZZI

La maison vient de recevoir un grand assortiment de draps bien choisis pour la saison d'été. Elle confectionne des costumes sur mesure depuis le prix de 12, 14, 15, 16 et 18 piastres chaque costume complet.
238—CALLE RINCON—240
(Entre Juncal et Cerro)
MONTEVIDEO

Aviso al Público

AL PROGRESO DE PARIS

DE FRANCISCO VALENTE, A. NAVARRETTO, B. T.
Gran taller mecanico, y pulimento á vapor, casa unica en el pais por la economia y la competencia en los trabajos siguientes:
Renovacion de bronces de arte antiguos y modernos, adornos de sala arañas de gaz y de pianos, camas de bronce, doradas, plateadas, nikeladas, al galvano plastico y otros sistemas oxidacion especial sobre todos metales, composturas de lamparas, de todas clases y sistemas, loza, cristales, colocacion y composturas de campanillas eléctricas, se platea dora, nikela bronces y oxida sobre todos metales en los colores diferentes, se retocan estatuas de metal de terracota de andolas como salen de fábrica Especialidad para dorar ó plaear ornamentos de iglesia.

Advertencia
Todo trabajo que reciba la casa se fijara el plazo de 3 meses para retirarlo, y pasado dicho tiempo no se atendera reclamo alguno.

Casa Principal: 18 de Julio núm. 464
Sucursal: Calle Colonia 101. Teléfono La Cooperativa 455 et 580.

Marie Lopez

Domiciliée rue MALDONADO 257 (acheteuse d'articles de mode). Est prié e de passer pour affaire qui la concerne rue San José 100b ou Sarandi 257. Maisons de modes et nouveautés pour chapeaux et capotes de dames et enfants. Confection et réparation, à la maison mère:
APARICION DE LA MODA
SAN JOSÉ 100B
J. S. Gontharet.

Restaurant du Panier Fleuri

237—JUNCAL—237
TENU PAR Mme. GRACIANA INCHAURCIETA
Déjeuner à prix fixe 4 réaux.
Dîner » » 4 »
A la carte 6 contésimos [six sous] le plat.

WILLIAM MEIKLE Y Ca.

64--CERRO LARGO 64--MONTEVIDEO

Grandes depósitos de instrumentos DE AGRICULTURA

SEGADORA ATADORA DE HORNSBY

La Trilladora y Motor Hornsby

INTRODUCTORES DE: Fierros de todas clases, para herreros, carpinteros, etc. etc. como tambien frantes y vigas de fierro para construcciones Azulejos, Inodoros, tierra romana, etc.

Alambre para cercos, de acero y de fierro patente y media patente—Alambre galvanizado para telégrafos—Estiradores y piques de fierro. Fierro galvanizado para techos, idem liso.—Zinc de todos los números.—Caballetes, tornillos, clavos y rosetas galvanizadas—Flejes de todas clases.—Hoja lata de todas clases y tamaños.—Ollas de tres piés, ollas y cacerolas estañadas.—Moldes sencillos, reforzados y remachados.—Loza piedra abrada.—Porcelana, vidriera y cristaleria.—Ceniza de soda.—Soda cáustica y variado surtido de articulos
Unicos agentes en el Uruguay de las máquinas agrícolas, industriales, etc. etc. Hornsby y Sons de Grantham. Inglaterra.
Portland marca legitima **COCODRILO.**

LOS POLVOS DE FISON para bañar las ovejas, dan brillo y mejoran la lana, pueden ser usados en verano ó en invierno.

AUX VITICULTEURS

Greffez vos vignes sur Rupestris ou Riparias seul moyen efficace contre le Phylloxera La ferme Giot á Colonpossède 20 cuadras de Plantes mères et une grande quantité de ces espéces les plus pures et les plus résistantes au Phylloxera, et peut disposer d'un million (1.000.000) de plantes pour la saison prochaine.
On peut visiter les plantations, et se rendre compte des avantages que l'on trouvera en achetant ici, des plantes saines et fraiches, sans risque d'en perdre aucune, d'une pureté garantie et á meilleur compte que celles d'Europe.
A $ 20 le mille pour les plantes en racine.
A $ 12 idem idem les sarments.

LEGATION DE FRANCE

LISTE DES PERSONNES de nationalité ou d'origine française QUI AURAIENT INTÉRÊT Á RECEVOIR OU Á FOURNIR DES RENSEIGNEMENTS á la Légation.

Mon evideo, Novembre 9 1891.

Audap (Pierre).—Autchisky.
Beaupuy frères.—Bourdeil (Pierre).—Berard (André Alexandre).—Benavides (Victor).
Cesimi (Pierre). - Coustó (Marie).—Cazassus (Lucien Libe).—Caubissens (Poumarou J.) Caumont (F.)
Dupuy (Girons).—Dugenne (Alexandre Eugène).—Dautier (Emile Amédé).—Doat (Jean Baptiste).
Escutary (Joseph). — Erdozaintcy Etchart (Jean).—Etchebarne (P.)
Frère (Eugène).
Gasc (Jean François).
Hoël (Felicienne Emile).—Haramburu.
Jacquet (Emile).
Keromes (François.)
Lons (Laurent).—Lacave (Désiré Martin).—Larrey (Eugène).—Lamothe Mm. née Agathe Pouilly.—Laffargue (Felix).—Lacoste (Pierre).
Noël Mm.—Nogaro (André).
Oger (Gustave Ferdinand).
Palet (Charles).
Reday (Pierre).—Reginensi (Joseph Félix).—Rolin (Melanie).—Rousseau (Aimée épouse Rossignol).—Rouillon (Auguste).
Saubiran (Mlle.)—Santurio (Marcelino).
Taillade (Jean Baptiste). — Thoinon (Joséphine).

A. B. Saint Chaffray,
Ministre de France.

Manuel R. Alonso ESCRIBANO PUBLICO—Calle 18 de Julio n° 72 (altos).

VERMOUTH ANTI ANÉMICO

URUGUAYO

Del doctor Ochoa

COMPUESTO DE EXTRACTO DE CARNE, JUGO DE UVA QUINA, CANELA, NARANJA Y VALERIANA—CON PRIVILEGIO EXCLUSIVO DEL SUPERIOR GOBIERNO.

Es incomparable á la leche y coñac despues del baño y antes de cada comida; sobre todo para las señoras y niños.
Una copa de las usuale para el Oporto contiene mas de sesenta gramos de carne.
El prospecto que cada botella lleva, indica sus virtudes.
Se vende en los establecimientos balnearios y principales farmacias. Depósito general Llaguno Hermanos calle Rincon núm. 178 y Demarchi Parodi y Cia Cerrito 271.

Le Docteur Baena

A transféré son cabinet de consultation à la calle Sarand nú n 210 —Heures de 1 á 3 p.

P. S. N. C.

PACIFIC STEAM NAVIGATION COMPANY
Linea quincenal de vapores entre Liverpool, Rio de la Plata y el Pacifico

Salidas sujetas á modificacion

EL VAPOR PAQUETE INGLÉS

SORATA

Capitan: G. E. P. COOK
Saldrá el 9 de Enero de 1895

Para Rio Janeiro, Bahia, Pernambuco, Lisboa, La Pallice, (La Rochelle Plymounth y Liverpool.

GRAN REBAJA EN LA TARIFA DE PASAJES

PASAJES A VIGO EN 3ª CLASE $ 30 ORO LIBRE DE GASTOS DE CUARENTENA
A bordo de todos los vapores se sirve vino de mesa gratis á los pasageros

Los vapores que salen de este puerto el 13 de Abril de 1895 y el 11 de Mayo de 1895, irán directamente á Lisboa, Vigo, La Pallice, Plymouth y Liverpool, sin tocar en el Brasil.
Durante la estacion de cuarentena para las procedencias del Brasil, la compañia despachará mensualmente un vapor directamente desde Europa para el Rio de la Plata.
La Compañia expide pasajes para:

Vigo,	**Rivadeo,**
Carril,	**Gijon,**
Coruña,	**Santander,**
Ferrol.	**Bilbao.**

Todos los vapores llevan médico y mucama, están iluminados á luz eléctrica y provistos de todas las mejoras modernas para la comodidad de los pasajeros.

WILSON SONS Y Ca. LIMITED

AGENTES EN

MONTEVIDEO — **Calle 25 de Mayo 214** | BUENOS AIRES — **Reconquista 365**

Rio Janeiro, Santos, Bahia, Pernambuco y San Vicente C. V.

Banque Française--L. B. Supervielle

232--RUE 25 DE MAYO--234

AGENCE A BUENOS AIRES: RUE PIEDAD 309—311

La Banque émet des traites à terme, à vue et télégraphiques, sur toutes les places d'Europe, Sur Buenos Ayres, Rosario, Rio de Janeiro, et ports du Brésil.
Service spécial par la poste sur tous les points de France, Italie, et Espagne. Vente et achat de billets de Banque Argentins, Brésiliens, Français, Anglais et de la Banque Nationale
LA BANQUE: Emet des lettres de crédit, achète et vend toute classe de fonds publics, titres et cédules, etc., et les reçoit en dépôt pour l'encaissement des coupons et dividendes fait des avances sur tous les fonds cotés à la Bourse.

Service Télégraphique spécial
FIL DIRECT ENTRE
Montevideo et Buenos Aires

Achat et vente d'or et de titres . . . . . .
Paiements et encaissements sur les deux places
Et toutes opérations de Banque . . . .
} Par fil télégraphique direct

La Banque est ouverte les jours fériés de 9 h. a 11 du matin.

GRANDS VINS DE CHAMPAGNE

VICTOR TUOT & Cie.

REIMS

Unicos representantes en las Repúblicas Oriental y Argentina, A. Beduchaud é hijos, calle Ciudadela esquina Paraná. Depósito para venta por Mayor y Menor, PABLO BEISSO, calle Uruguay números 16 y 18.

JULES MARY 105

LES ENFANTS MARTYRS

TROISIÈME PARTIE

Au bord du crime

—C'est vrai!

—Alors, au moment où votre fille a disparu, lorsque vous ne l'avez plus vue auprès de vous, vous vous êtes élancée à sa recherche dans les couloirs de l'hospice..... en criant..... en la redemandant... Et vous disiez: «Rendez-la-moi, rendez-la-moi!» Vous emplissiez la maison de vos sanglots: «Mon enfant! mon enfant!»

Les mains jointes, elle répétait en pleurant:

—Mon enfant! Mon enfant!

Et tout-à-coup, le docteur voulant continuer, elle elle l'arrête.

—Attendez! Attendez! Je crois me souvenir!... Je vois une grande salle très grande!... De chaque côté, près des fenêtres, il y a des files longues, de berceaux blancs!... Des berceaux, si gentils, si jolis, où dorment de tout petits êtres dont on voit, sur les blanches couvertures, entre les draps blancs, les figures roses! Oh! comme cela est calme et joli, et triste avec cela!... Oui, je vois! je vois! Ce sont des abandonnés qui dorment, en attendant qu'on les emporte. Et de jeunes femmes très douces les soignent. Oui, je vois, je me souviens!... Au milieu, il y a un grand poêle, et, près de ce poêle, une infirmière, très prudente, avec des soins de mère, démaillotant une enfant... Et cette enfant-là, c'était à moi, c'était ma chair, mon sang, ma fille... ma... ma... ma...

Elle cherche encore, et avec un grand cri:

—Ma Bertine! ma Bertine! ma Bertine!

Et elle éclate en sanglots, sur la poitrine du médecin, tout remué par cette scène.

—Calmez-vous! calmez-vous!

—Oui, oui, je vous le promets, je suis sage.

Et elle pleure toujours.

Mais le docteur n'a pas de crainte.

Qu'elle pleure, la pauvre femme! Les fous ne pleurent jamais.

Enfin, elle est plus tranquille.

Elle sourit, et, avec une adorable inflexion de voix:

—N'est-ce pas, docteur, que je ne me suis pas trompée et qu'elle s'appelle bien Bertine?

—Oui.

—Et vous allez me dire ce qu'elle, est devenue?...

—Je vous dirai, du moins, ce que je sais.

—Ah! vite, vite! docteur.

—Votre folie s'est déclarée à ce moment précis où vous étiez dans la crèche, car c'est la crèche de l'hospice de la rue Denfert qui a laissé dans votre cœur un souvenir, si précis On vous a soignée. Et, par les recommandations expresses du directeur, on a pris note exactement de toutes les circonstances de l'abandon de votre fille. On prévoyait avec juste raison que, plus tard, le récit de ces détails pouvait vous être utile.

—On a bien fait, oui, on a bien fait! Ensuite?

Vous avez tout d'abord été conduite à l'infirmerie du dépôt. On vous a entourée de soins empressés. Il pouvait se faire, en effet, que votre folie ne fût que passagère. Malheureusement, au bout d'un certain temps, il a fallu se soumettre à l'évidence: vous étiez folle! On fit une enquête. Il fut reconnu que vous n'aviez ni parents ni amis. Et l'on vous envoya dans un hospice à Vaucluse.

—Et ma fille?

—Vous savez que l'Assistance publique ne donne aucune nouvelle des créatures qu'on lui confie. C'est une règle, une nécessité.

—Mon Dieu!

—Ne vous alarmez pas. L'Assistance publique, du moins, nous apprend toujours si ses pupilles sont morts ou s'ils son vivants.

—Et Bertine est vivante, n'est-ce pas?

—Prévoyant vos questions, j'ai télégraphié au bureau des nouvelles, Bertine est vivante!

—Merci! oh! merci. Vivante!... Comme elle doit être grande! Comme elle doit être belle!... Qui l'a élevée? Qui a pris soin d'elle? Qui a formé son esprit et son cœur?... Comment vais-je la retrouver?... Car on me la rendra, Monsieur le docteur, on me la rendra?

—On me demandera sans doute mon attestation...

—Et vous ne refuserez pas de dire que je ne suis plus folle?

—Ne craignez rien. Vous avez quelques économies, m'a-t-on dit?

—Tout ce que j'ai gagné depuis que je suis à la lingerie: deux mille francs environ.

—C'est peu.

—Ce serait beaucoup, monsieur le docteur, si j'avais une place me permettant de gagner ma vie; car ces deux mille francs me serviraient à acheter des meubles... Et, alors, j'irais réclamer ma petite Bertine... Et nous serions bien heureuses...

—Achetez vos meubles. Quant à la place qui vous est nécessaire, je vous la trouverai..... Grâce à ma fortune, j'ai déjà soulagé bien des malheureuses qui ne le méritaient pas autant que vous.

Lorsqu'elle quitta l'hospice, elle alla louer un petit, très petit logement rue Saint Séverin: trois chambres au quatrième, étroites et basses; mais comme elles ouvraient sur la partie la plus large de la rue celle qui avoisine le boulevard Saint Michel, à deux pas de la place, le logement était très clair et très gai.

(A suivre).